

Cinq poèmes de Jasmina Jovanovic. Commentés par Jean-Luc Nancy «ET JASMINA»

Jasmina Jovanovic (Université Toulouse 2 Jean Jaurès).

Jean-Luc Nancy (Université de Strasbourg)

Mal¹

Il a mis en place une scène :
Cette cathédrale est une femme enceinte
Avec trois ventres,
Une porte longue
Et un couloir obscène,
Mais dès qu'il y entre
Et il voit le fond,
Il n'y a que des lumières
Et des odeurs douces
Qui absorbent ses choix vains
Pour les transformer
En coups de destin.

Clarice Lispector

Critique abolie parmi
Les souffles des tricheuses
A l'aube, quand le soleil est
Rouge comme le sang
Inoubliable sur les mains de l'accoucheuse,
Comme la Croix sur la coquille de l'
Escargot -promesse...

¹ **Jasmina Jovanovic** (1983, Serbie) est doctorante en philosophie à l'Université Toulouse 2 Jean Jaurès. Ses recherches de thèse se situent à la croisée de la phénoménologie, de la clinique et du théâtre, et portent sur l'œuvre d'Henri Maldiney. D'abord diplômée de philosophie de l'Université de Belgrade, elle est titulaire d'un master en Sciences humaines et sociales, obtenu à l'Université de Lyon 3 (2011) et d'un master Erasmus Mundus Euro Philosophie, obtenu à l'Université Toulouse 2 en coopération avec l'Université de Louvain et l'Université Charles de Prague (2013). Une sélection de ses poèmes a été publiée dans le numéro 2 de la Revue *CORPO-GRAFÍAS Estudios críticos de y desde los cuerpos* (Facultad de Artes-ASAB, Bogota, enero-diciembre 2015). Ses poèmes « Maldiney », « Hier », « Lettre ouverte à Derrida » et « J comme S » ont été publiés dans la Revue *NUNC* N°35 (Editions de Corlevour, Clichy, février 2015). L'article intitulé « L'expression corporelle chez Maldiney et son reflet sur le théâtre » est publié dans les Actes de colloque « A l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney » (C. YOUNÈS, O. FRÉROT dir. Hermann Editions, avril 2016). Une sélection de sa poésie a été publiée dans la Revue *PO&SIE* N° 156 (Edition Belin, Paris, novembre 2016) et présentée par le philosophe Jean-Luc Nancy dans un texte intitulé « Jasmintime ».

Lorsqu'il pleut, regarde ! Lorsqu'il pleut
Immédiatement *Tout* raconte *Neutre*,
Silencieusement, parmi les gouttes glissantes,
Pleuvoir et pleurer se rencontrent
Et disent : Donne-moi ta main ! Donne-moi ton ventre !
Cafard !!! *Hola*, Cafard !
Tu es où ? Où es-tu ?
Ouvre le ciel et la bouche du jaguar afin de
Remplacer le soleil par la lune sèche
 Qui demande à boire
 Aux étoiles,
 Des étoiles ...

Quelle sève ! G.H. vient à Genève !

Je n'étais pas leur prostituée,
Plutôt une sorte de fascination
Qui fait peur
Et peut tuer
Sans le savoir...

Je n'étais pas leur prostituée,
Plutôt celle qui les accueille
Comme on accueille les enfants du voisinage
Qui entrent en volant dans la maison
À l'heure de la sieste.

Je n'étais pas leur prostituée !
J'étais simplement Aurore,
La voisine cosmique de G.H.
De cette femme rigide et sans ride
Qui ne chante que quand elle reste toute seule.

Qué bonito canta, qué bonito !
L'histoire astrale
Commence comme ça :
Je n'étais pas leur prostituée pétrifiée,
Ni celle qui les a priés d'arrêter,
D'arrêter cette agonie du culte qui résulte
Du manque de la troisième jambe ;
J'étais plutôt une sorte d'autel
D'autel doré,
D'autel Do-Ré-Fa-Mi-Ré-Sol-Sol,
Qui réclame les pas
Pour recevoir la prière.

Oubli

La rédemption
N'arrête pas le sang,
Mais l'absorbe
Pour tenir au propre
Ce qu'il y a du commun
Ici et là,
Par tralala...
Adelante,
Adelante,
Les pensées-fleurs aberrantes !
Il ne vous faut pas d'« Il faut (e) s »
Qui flottent parmi deux souffles
Dégarnis du son,
Et pourtant forts !

Lettre ouverte à Derrida

Cher Derrida,
La bouche qui lit
N'est pas toujours
Une bouche qui parle,
Et la bouche qui parle
Devrait toujours être
Une bouche qui touche
Dans ce qu'elle écrit
En s'ouvrant -
Une bouche qui embrasse
Plutôt qu'une bouche
Qui vomit !
Je suis désolée !
Je t'imagine au matin
Avec une tasse de café
Que tu ne bois jamais
Jusqu'au fond
Et je te vois
Complètement perdu,
Perdu comme un père d'*Où*
Périt dans le *Quand*
Ou comme un fils verdit
Entre le *Qui* et le *Quand*
Dans le couloir du mûrissement.
Et il fait froid dans ce couloir,
Il fait froid comme le café l'est
Dans cette tasse
Que tu as laissé en toute arrogance
De l'homme qui se dépêche.
Il fait froid

Comme les glaçons le sont
Dans deux verres
Sur une belle terrasse
D'un vieil hôtel
Où tu as résisté le plus
À mûrir,
À mourir...
Avec elle.
Contre elle.
Je suis désolée !
Je te vois le mieux au matin
Avec ta tasse de café
Que tu ne bois jamais
Jusqu'au fond
Et je te sens perdu,
Complètement perdu,
Perdu comme un père d'*Où*
Périt dans le *Quand*
Et c'est tellement triste
Que je dois le dire
En l'écrivant
Pour m'assurer
Que ça aurait pu être vrai.
Avec toute mon *inTimitié*,
Chaleureusement,
Animajaso.

Et Jasmina

Jean-Luc Nancy

Université de Strasbourg

Pour commenter ce choix de cinq poèmes je ne peux plus ignorer que leur auteure (ou leure auteur ?) a remanié la première composition qu'elle avait proposée. C'était déjà un groupe de cinq poèmes, dont il ne reste ici que trois. Deux ont été remplacés par d'autres. L'ordre aussi a été modifié.

Il ne servirait à rien de parler du premier état puisque les lecteurs ne peuvent pas le lire. Il suffit de souligner que la mise en place de l'ensemble a fait l'objet de réflexions assez longues, au point même que l'auteur a risqué de mettre en difficulté le commentateur : celui-ci avait commencé à travailler sur la première version.

Il y a donc eu nécessité, voire contrainte. Les trois poèmes conservés sont les deux qui se réfèrent à Clarice Lispector et celui qui s'adresse à Jacques Derrida. La succession des cinq pièces a été sérieusement modifiée.

On doit noter que les deux personnages nommés – deux auteurs, deux écrivains, elle littéraire, lui philosophe (mais aucun des deux n'est exempt du penchant de l'autre) – sont l'une féminin et l'autre masculin (aucun des deux, bien sûr, ne manque de pencher vers l'autre).

L'ensemble commence par une pièce qui présente une scène : un personnage masculin pénètre dans un temple où se trame le mystère d'une conception. Sa pénétration le conduit d'une vague répulsion à un apaisement. La modification est donnée dans une rupture de syntaxe : « Mais dès qu'il y entre / Et il voit le fond ». Le rôle du « Et », ici suspendu entre la coordination et l'emphase, doit être considéré avec attention.

Il y a trois « Et » similaires dans ce premier poème, situés à égale distance l'un de l'autre. Seul le deuxième correspond à une rupture. Il disparaîtrait sans dommage pour le sens. La fonction emphatique du « Et » initial, qui subordonne voire supprime la fonction coordinatrice, se trouve mise en œuvre à quatre reprises dans le dernier des cinq poèmes. Nous devons donc y être attentifs. « Dès qu'il y entre / Et il voit le fond » : « Et » pourrait être remplacé par « Oh » ou « Ô ». On se sentirait alors plutôt chez Rimbaud. Mais la rupture est plus forte : ce « et » implique une liaison

que la syntaxe refuse. Il ne fait pas seulement un saut, il brise. Il n'ouvre pas seulement, à l'instar du « Et l'unique cordeau » d'Apollinaire mais il ferme aussi, il rejette l'immédiate succession qu'appelle « Dès que ». La vision du fond n'est pas seulement concomitante avec l'entrée : elle se substitue à elle.

D'un coup, la « scène » « obscène » s'illumine en « destin ».

2

La femme était enceinte dans le premier poème (intitulé « Mal », il y a de la faute sans doute mais aussi une douleur qui vient). La voici accouchée au deuxième. Et de nouveau un événement soudain : la pluie, et de nouveau le regard. Rendu glissant par les gouttes et les larmes il parle, il dit ce qui déjà fut dit avant la scène initiale – ou plutôt ce qui organisa cette scène : « Donne-moi ton ventre ! »

Donner le ventre comme la main, une pénétration comme une conjonction. Comme la douce et franche pression des paumes. L'ouverture s'y recompose : elle s'ouvre en bouche. Celle du jaguar qui ne se contente pas d'être solaire mais qui rime avec le cafard. Les deux naissent de Lispector.

La bouche est assoiffée ; elle demande à boire aux étoiles et demande à boire des étoiles. L'assonance de la diphtongue *oi* éclabousse tout le quintette de poèmes : soudain nous saisissons l'importance du voir au bout du couloir des trois ventres et devant la transformation des choix. Pour ne pas en dire plus : vous n'avez qu'à relire soigneusement l'ensemble.

3

Le troisième poème vous fait entendre la voix étoilée, son « histoire astrale ». Toute placée sous un signe sonore d'ève, rime de sève et d'une ville où Lispector aura été fortement mise en scène.

Mais la scène ici se transforme en autel. Elle est « une sorte d'autel », celui de l'Aurore et de l'envol doré d'une musique qui sonne à travers toute la strophe dans la langue de Clarice.

L'autel cependant ne se limite pas à ouvrir le chant – autel qui est une bouche – car il est aussi le retournement de la prostituée : celle qui proteste ne pas l'être se

montre ainsi tout autrement renversée, allongée, couchée en autel pour recevoir la prière.

La prière des « choix vains » fut absorbée en destin. Cela se fait sur cette femme allongée, à même son étendue.

4

Nouvelle absorption : de sève et sang en chant (tout du long c'est enchantement, à savoir poème bien sûr). Le chant continue en chanson, rapide, accélérée à en perdre le souffle : « deux souffles » à vrai dire, les souffles de deux, elle et lui toujours et voici lui qui survient.

Incantation. *Ofo* dissimulé dans le « il faut » qui flotte comme plus loin *Ajaso* se dissimulera/révèlera en signature ou en âme.

« Oubli » sert de titre à cette scansion – afin de mieux faire mémoire d'un secret.

5

Derrida sous signe d'écriture : lettre sans son, bouche qui ne parle pas. Lettre ouverte littéralement : bouche qui baise son écriture et à qui cette lettre est écrite pour s'assurer. Assurer qui ? celle qui déclare son « *inTimitié* » : un affrontement puissant, tendu et tendre entre elle et lui, entre le voir et le ventre, philosophie et poésie, tasse jamais bue jusqu'au fond.

Il n'y a pas de fond. Tristesse sans fond. Froid et café, force des souffles : frottements du cafard en réponse au jaguar qui fait entendre un jappement dans la signature.

Et il fait froid. Et je te sens perdu. Et c'est tellement triste. La triple emphase souligne la rupture, la déliaison qui se produit avec la vue du fond – ou plutôt en vue du fond, en vue de ce qui restera recouvert à jamais.

Elle est désolée, elle le redit. « Je suis désolée ! » C'est-à-dire laissée seule. « Je suis » convoque toujours la solitude. Le philosophe est parti, mûri. Une voix le redit, un souffle, un chant clair.